

1

— Je veux bien être ton cavalier à ce mariage.

Jamais dans mes rêves les plus fous – et, croyez-moi, je possède une imagination débordante – je n’aurais pensé entendre cette voix riche et profonde prononcer ces paroles.

Baissant les yeux, j’ai sondé mon café en quête d’une trace de substance psychotrope qui flotterait à la surface. Cela aurait expliqué ce qui était en train de se passer. Mais non.

Rien. Juste ce qui restait de mon expresso allongé.

— Je suis d’accord pour t’accompagner si c’est si important pour toi, a-t-il ajouté de son timbre rauque.

Abasourdie, j’ai relevé la tête, bouche bée.

— Rosie...

Je me suis interrompue, le mot m’ayant échappé dans un murmure.

— Est-ce qu’il est vraiment là ? Tu peux le voir ? Ou quelqu’un a mis un truc dans mon café sans que je m’en rende compte ?

Rosie – ma meilleure amie et collègue à InTech, la société de conseil en ingénierie basée à New York où nous nous étions rencontrées et où nous travaillions – a hoché la tête. J’ai regardé ses boucles brunes rebondir tandis qu’une expression incrédule se peignait sur ses traits habituellement doux.

— Non, il est là, a-t-elle chuchoté.

Elle a posé brièvement les yeux derrière moi.

— Bonjour ! a-t-elle lancé joyeusement avant de reporter son attention sur moi. Juste derrière toi.

Les lèvres entrouvertes, j’ai dévisagé mon amie pendant un long moment. Nous nous tenions au bout du couloir

du onzième étage du siège d'InTech. Nos deux bureaux étaient relativement proches l'un de l'autre, si bien qu'au moment où j'étais entrée dans le bâtiment, situé au cœur de Manhattan, à proximité de Central Park, je m'étais rendue directement dans le sien.

Mon plan était d'embarquer Rosie et de m'installer avec elle dans les fauteuils rembourrés qui servaient de salle d'attente pour les clients et qui étaient généralement inoccupés à une heure si matinale.

Mais nous n'avions jamais eu l'occasion de les atteindre. J'avais en quelque sorte lâché la bombe avant que nous puissions nous asseoir. Ma situation était à ce point délicate qu'elle nécessitait l'attention immédiate de Rosie. Et alors... alors, il était apparu de nulle part.

— Dois-je le répéter une troisième fois ?

Sa question a fait déferler une nouvelle vague d'incrédulité en moi, me glaçant le sang.

Impossible. Et pourtant, il avait bien prononcé ces mots, mais cela n'avait aucun sens. Pas dans notre monde. Un monde où nous...

— D'accord, a-t-il soupiré. Très bien. Je te propose de t'accompagner.

Il a marqué une pause, me pétrifiant encore davantage.

— Au mariage de ta sœur.

Mon dos s'est contracté, mes épaules se sont raidies.

J'ai même senti le chemisier en satin que j'avais glissé dans mon pantalon camel se tendre sur ma peau.

Il offre de m'accompagner. Au mariage de ma sœur. D'être mon... cavalier ?

J'ai cligné des yeux, ses paroles résonnant dans ma tête. Puis quelque chose m'a frappée de plein fouet. L'absurdité de la plaisanterie – quelle que soit la blague perverse que cet homme indigne de confiance essayait de me faire – a brusquement déclenché un ricanement qui s'est échappé de mes lèvres sans prévenir.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? a-t-il rétorqué aussitôt.

Son ton était plus bas, plus froid.

— Je suis tout à fait sérieux.

J'ai dû retenir un autre éclat de rire. Je ne le croyais pas. Pas une seconde.

— Les chances qu'il soit réellement sérieux, ai-je dit à Rosie, sont les mêmes que celles que Chris Evans sorte de nulle part et me confesse son amour éternel.

J'ai regardé à droite puis à gauche de façon théâtrale.

— Autrement dit, inexistantes. Alors, Rosie, tu disais quelque chose à propos de... M. Frenkel, c'est ça ?

Il n'y avait pas de M. Frenkel.

— Lina, a dit Rosie avec le grand sourire qu'elle arborait quand elle ne voulait pas être impolie. Il a l'air d'être sincère.

Avec ce même rictus étrange aux lèvres, elle a inspecté l'homme qui se tenait dans mon dos.

— Ouais, je pense qu'il l'est.

— Impossible.

J'ai secoué la tête, maintenant mon refus de me retourner et d'admettre que mon amie pouvait avoir raison.

Ce n'était pas imaginable. Il n'y avait aucune chance qu'Aaron Blackford, mon collègue et ennemi notoire, ait ne serait-ce qu'envisagé de me proposer une telle chose. Pas moyen.

Un soupir d'impatience s'est élevé derrière moi.

— Ça devient lassant, Catalina.

Une pause interminable. Puis une autre expiration bruyante, celle-ci beaucoup plus longue. Je ne me suis pas retournée. Je tenais ma position.

— M'ignorer ne me fera pas disparaître. Tu le sais bien. Je le savais.

— Ça ne veut pas dire que je ne vais pas continuer à essayer, ai-je murmuré.

Rosie m'a lancé un regard. Puis elle a jeté un coup d'œil derrière moi, son sourire toujours bien en place.

— Désolée, Aaron. On ne t'ignore pas.

Son visage s'est crispé.

— On est juste... en train de débattre d'un sujet.

— Mais si, on l'ignore. Inutile de ménager ses sentiments. Il n'en a pas.

— Merci, Rosie, a dit Aaron à ma collègue, la voix dénuée de sa froideur habituelle.

Non qu'il se montre gentil avec qui que ce soit. « Gentil » n'est pas un adjectif qui correspond à Aaron. Je ne le croyais même pas capable d'être amical, mais il avait toujours été moins... sinistre avec Rosie. Une courtoisie qu'il ne m'avait jamais accordée.

— Tu peux demander à Catalina de se retourner ? J'aimerais bien parler à son visage plutôt qu'à l'arrière de sa tête.

Son ton est redevenu glacial lorsqu'il a ajouté :

— À moins qu'il ne s'agisse encore de l'une de ses plaisanteries que je semble incapable de comprendre, et encore moins de trouver drôles.

Une bouffée de chaleur est remontée le long de mon corps jusqu'à atteindre mes joues.

— Bien sûr, a répondu Rosie. Je peux... je peux faire ça.

Son regard est passé du point qu'elle fixait derrière moi à mon visage, et elle a haussé les sourcils.

— Lina... euh... Aaron voudrait que tu te retournes si ce n'est pas encore une de ces blagues qu'il...

— Merci, Rosie. J'ai saisi, ai-je répliqué en serrant les dents.

Sentant mes pommettes s'enflammer, j'ai continué à refuser de lui faire face. Cela aurait impliqué de le laisser gagner au jeu auquel il jouait. En plus, il venait de dire que je n'étais pas drôle. *Lui*.

— S'il te plaît, explique à Aaron que je ne pense pas que l'on puisse rire et encore moins comprendre une plaisanterie quand on n'a pas soi-même le sens de l'humour.

Rosie s'est gratté la tête, me suppliant du regard.

« Ne m'oblige pas à faire ça », semblait-elle me demander.

J'ai écarquillé les yeux, ignorant sa requête et la pressant de faire ce que je lui disais.

— Aaron, dit-elle, son faux sourire s'accroissant, Lina pense que...

— Je l'ai entendue, Rosie. Merci.

J'étais tellement aux aguets que j'ai perçu l'infime changement dans sa voix marquant le passage au ton qu'il n'utilisait qu'avec moi : sec et froid, et qui s'accompagnait à présent d'une couche supplémentaire de dédain et de

détachement. Celui qui conduirait bientôt à une grimace. Je n'avais même pas besoin de me retourner pour le savoir. C'était toujours le cas quand il s'agissait de moi et de ce... truc entre nous.

— Je suis sûr que Catalina entend parfaitement mes paroles d'en bas, mais si tu avais la gentillesse de lui dire que j'ai du travail et que je ne peux pas m'éterniser, j'apprécierais.

D'en bas ? Espèce de géant de... ! Ma taille était dans la moyenne. La moyenne pour une Espagnole, certes, mais la moyenne quand même. Je faisais 1,63 mètre, presque 64, s'il vous plaît !

Les yeux verts de Rosie étaient de nouveau tournés vers moi.

— Aaron a du travail, et il apprécierait...

— Si...

Je me suis arrêtée en entendant le son strident que j'avais émis. Je me suis éclairci la voix et j'ai essayé encore.

— S'il est si occupé, dis-lui qu'il peut retourner à son bureau et reprendre l'activité professionnelle qu'il a scandaleusement interrompue pour mettre son nez dans une conversation qui ne le regarde pas.

La bouche de mon amie s'est ouverte, mais l'homme derrière moi a parlé avant que le moindre son ait pu franchir ses lèvres.

— J'en déduis que tu as entendu ce que j'ai dit. Ma proposition. Bien.

Une pause, pendant laquelle j'ai juré tout bas.

— Alors, quelle est ta réponse ?

Le choc s'est peint sur le visage de Rosie une fois de plus. Mon regard restait sur elle, et j'imaginai que le brun foncé de mes yeux avait viré au rouge sous l'effet de mon agacement croissant.

Ma réponse ? Quelle sorte de défi essayait-il de relever ?

Était-ce sa dernière trouvaille pour jouer avec mes nerfs ? Avec ma santé mentale ?

— Je n'ai aucune idée de ce dont il parle. Je n'ai rien entendu, ai-je menti. Tu peux lui dire ça aussi.

Rosie a replacé une boucle de ses cheveux derrière l'oreille, et ses yeux se sont posés brièvement sur Aaron avant de revenir vers moi.

— J'imagine qu'il fait référence à sa proposition d'être ton cavalier au mariage de ta sœur, a-t-elle expliqué d'une voix douce. Tu sais, juste après que tu m'as dit que les choses avaient changé, et que tu avais besoin de trouver quelqu'un – ou plutôt n'importe qui – pour t'accompagner en Espagne parce que sinon tu mourrais d'une mort lente et douloureuse et...

— Je pense avoir compris, me suis-je empressée de l'interrompre, sentant mon visage devenir écarlate à l'idée qu'Aaron ait entendu tout ça. Merci pour ce récap, Rosie.

Si elle continuait, je mourrais de cette mort lente et douloureuse immédiatement.

— Je crois que tu as employé le terme « désespérée », a ajouté Aaron.

Mes oreilles sont devenues brûlantes. Elles avaient probablement pris une teinte radioactive.

— Non, ai-je soufflé, je n'ai pas utilisé ce mot.

— J'ai bien peur que si, ma chérie, a confirmé ma meilleure amie – ou plutôt mon ex-meilleure amie.

Le regard noir, j'ai articulé : « Tu te fous de moi, espèce de traîtresse ? »

Mais ils avaient tous les deux raison.

— OK, je l'ai dit. Ça ne veut pas dire que je suis vraiment désespérée.

— C'est ce qu'une personne vraiment désespérée dirait. Mais peu importe, si ça peut t'aider à dormir la nuit de te raconter ça.

J'ai poussé un juron tout bas pour la énième fois ce matin-là et j'ai fermé brièvement les yeux.

— Ce ne sont pas tes affaires, Blackford, mais je ne suis pas désespérée, d'accord ? Et je dors très bien la nuit. Non, en fait, je n'ai jamais aussi bien dormi.

Qu'était un mensonge de plus à la pile que j'avais déjà dressée autour de moi ?

Contrairement à ce que je venais de nier, j'étais vraiment, totalement désespérée et prête à tout pour trouver

un homme qui accepterait de m'accompagner à ce mariage. Mais ça ne voulait pas dire que je...

— Bien sûr.

Ironiquement, parmi tous les foutus mots qu'Aaron Blackford avait lancés dans mon dos, ce sont ces deux-là qui m'ont fait perdre contenance. Ce « bien sûr » aussi condescendant que cynique et dédaigneux. Tellement typique d'Aaron.

Bien sûr.

Mon sang s'est mis à bouillonner.

Ma réaction à cette simple expression, qui, prononcée par n'importe qui d'autre, n'aurait eu aucun effet, a été si impulsive que j'ai pris conscience trop tard que je commettais une erreur en me retournant.

En raison de sa taille surnaturelle, je me suis retrouvée face à un large torse moulé dans une chemise immaculée que j'ai eu envie d'arracher et de froisser. Qui se pavane dans la vie en étant toujours aussi élégant et impeccable ? Aaron Blackford, voilà qui.

J'ai suivi ses épaules puissantes et son cou imposant jusqu'à la ligne ciselée de sa mâchoire. Ses lèvres étaient pincées, comme je l'avais deviné. Mes yeux sont ensuite remontés plus haut, atteignant ses prunelles azur – d'un bleu qui me rappelait les profondeurs de l'océan, où tout était froid et menaçant –, et il m'a transpercée de son regard.

Il a haussé les sourcils.

— Bien sûr ? ai-je sifflé. Tu ne me crois pas ?

Il a secoué la tête, agitant ses cheveux noirs, sans me quitter des yeux.

— Mais je ne veux pas perdre plus de temps à discuter de quelque chose que tu es trop têtue pour admettre.

Cet homme exaspérant qui passait probablement plus de temps à repasser ses vêtements qu'à interagir avec d'autres êtres humains n'allait pas me faire perdre mon sang-froid si tôt le matin.

Luttant pour garder le contrôle de mon corps, j'ai pris une longue et profonde inspiration et j'ai glissé une mèche de cheveux châtain derrière mon oreille.

— Si c'est une telle perte de temps, je ne sais vraiment pas ce que tu fais encore ici. Je t'en prie, ne reste pas pour moi ou pour Rosie.

Un petit bruit a échappé à la traîtresse.

— Ce n'est pas ce que je fais, a déclaré Aaron d'un ton égal, mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Ce n'était pas une question, ai-je observé. Mais ça n'a aucune importance, parce que je n'ai pas besoin de toi, merci beaucoup.

— Bien sûr, a-t-il répété, faisant monter mon exaspération d'un cran. Et pourtant, je suis convaincu que tu as besoin de moi.

— Tu te trompes.

Il a encore haussé les sourcils.

— Ça ne fait aucun doute, a-t-il affirmé.

— Tu dois avoir de sérieux problèmes d'audition parce que, encore une fois, tu as mal entendu. Je n'ai pas besoin de toi, Aaron Blackford.

J'ai dégluti pour tenter de faire disparaître la sécheresse dans ma bouche.

— Je peux te l'écrire si tu veux. T'envoyer un courriel aussi, si ça peut aider.

Il a semblé y réfléchir pendant une seconde, l'air indifférent.

Mais je savais qu'il ne laisserait pas tomber si facilement. Ce qu'il a confirmé dès qu'il a repris la parole.

— N'as-tu pas précisé que le mariage était dans un mois et que tu n'avais pas de cavalier ?

Mes lèvres se sont pincées.

— Peut-être. Je ne me souviens pas exactement.

Je l'avais dit, mot pour mot.

— Rosie ne t'a-t-elle pas suggéré de t'asseoir au fond et de ne pas attirer l'attention pour que personne ne remarque que tu étais seule ?

La tête de mon amie est apparue dans mon champ de vision.

— En effet. Je lui ai aussi conseillé de porter une couleur terne et non la superbe robe rouge qui...

— Rosie, l'ai-je interrompue. Tu n'aides pas vraiment, là.

Le regard d'Aaron n'a pas faibli lorsqu'il a poursuivi :

— N'as-tu pas ensuite rappelé à Rosie que tu étais la... « putain » de demoiselle d'honneur, pour reprendre tes mots, et que « le moindre idiot à la ronde » – je cite – te remarquerait quoi qu'il arrive ?

— C'est ce qu'elle a dit, ai-je entendu la traîtresse confirmer. J'ai tourné la tête dans sa direction.

— Quoi ? s'est-elle défendue en haussant les épaules, signant son arrêt de mort. C'est ce que tu as dit, ma chérie. J'avais besoin de nouveaux amis. Tout de suite.

— Elle l'a dit, a corroboré Aaron, attirant mon regard et mon attention sur lui. Et n'as-tu pas ajouté que ton ex était garçon d'honneur et que l'idée de te tenir à côté de lui, « pathétique et célibataire » – ce sont encore tes mots –, te donnait envie de t'arracher les yeux ?

Je l'avais bel et bien dit. Mais je ne savais pas qu'Aaron écoutait, sinon je n'aurais jamais admis ça à voix haute.

Apparemment, il avait tout entendu et, à présent, il me jetait mes mots à la figure. J'avais beau me répéter que je m'en fichais, ça faisait mal. Je me sentais encore plus seule, nulle et pitoyable.

Ravalant la boule dans ma gorge, j'ai détourné les yeux, les laissant se poser quelque part près de sa pomme d'Adam. Je ne voulais pas voir l'expression de son visage. De la moquerie. De la pitié. Je m'en fichais. Je n'avais pas besoin qu'une personne de plus m'observe de cette façon.

— Tu es désespérée.

J'ai soufflé, l'air quittant mes lèvres avec force. Un signe de tête, c'est tout ce que je lui ai accordé. Et je ne comprenais même pas pourquoi je l'avais fait. Ce n'était pas moi. J'avais l'habitude de me défendre jusqu'à ce que mon adversaire plie le premier. Parce que c'était ce que nous faisons, Aaron et moi. Nous n'épargnions pas les sentiments de l'autre. Ce n'était pas nouveau.

— Alors, emmène-moi. Je serai ton cavalier à ce mariage, Catalina.

Mon regard s'est levé très lentement. Un étrange mélange de méfiance et d'embarras m'envahissait. Qu'il ait été témoin

de tout ça était déjà catastrophique, mais qu'il essaie de l'utiliser à son avantage ? Pour prendre le dessus sur moi ?

À moins que ce ne soit pas son objectif. À moins qu'il y ait une autre explication.

En étudiant son visage, j'ai envisagé toutes les options et motivations possibles sans parvenir à une conclusion raisonnable. Sans trouver la moindre réponse qui m'aiderait à comprendre quelles pouvaient être ses intentions.

Seulement la vérité. La réalité. Nous n'étions pas amis. Nous nous supportions à peine, Aaron Blackford et moi. Nous étions méchants l'un envers l'autre. Nous pointions du doigt nos erreurs, nous critiquions nos façons de travailler, de penser et de vivre. Nous condamnions nos différences. À une époque, j'aurais été capable de jouer aux fléchettes avec une affiche de son visage. Et j'étais presque sûre qu'il aurait fait la même chose. Je n'étais pas la seule à évoluer sur le boulevard de la haine. C'était une route à double sens. Non seulement ça, mais c'était lui qui était à l'origine de notre brouille. Je n'avais pas initié ce conflit entre nous. Alors, pourquoi ? Pourquoi feignait-il de m'offrir son aide et pourquoi lui ferais-je plaisir en envisageant de l'accepter ?

— Je suis peut-être désespérée, mais pas à ce point, ai-je répété. Comme je viens de te le dire.

Il a poussé un soupir las. Impatient. Furieux.

— Je te laisse y réfléchir. Tu sais que tu n'as pas d'autre option.

— Je n'ai pas besoin d'y réfléchir.

J'ai agité la main avant de lui offrir ma version du sourire forcé de Rosie.

— Je préfère encore y aller avec un chimpanzé habillé en smoking.

Il a de nouveau haussé les sourcils, le regard amusé.

— Allez, arrête. On sait tous les deux que c'est faux. Même si je suis sûr que certains singes pourraient être à la hauteur de l'occasion. Ton ex sera là. Ta famille. Tu as dit que tu voulais les impressionner, et c'est exactement ce qui se passera si tu y vas avec moi.

Il a incliné la tête.

— Je suis ta meilleure option.

J'ai poussé un grognement en tapant des mains. Une véritable plaie aux yeux bleus arrogants.

— Tu n'es rien du tout, Blackford. Et j'ai plein d'autres options, ai-je rétorqué. Je dégoterai un homme sur Tinder. Je publierai peut-être même une annonce dans le *New York Times*. Je trouverai quelqu'un.

— En seulement quelques semaines ? Hautement improbable.

— Rosie a des amis. Je n'aurai qu'à choisir l'un d'eux.

C'était mon plan depuis le début. Voilà pourquoi je m'étais jetée sur Rosie dès mon arrivée. Une erreur de débutante de ma part, je m'en rendais compte à présent. J'aurais dû attendre de quitter le travail et emmener Rosie dans un endroit sûr, loin d'Aaron, pour parler. Mais après la conversation que j'avais eue au téléphone la veille avec *Mamá*...

Oui. Les choses avaient changé. Ma situation avait définitivement évolué. J'avais besoin de quelqu'un, et n'importe qui ferait l'affaire. N'importe qui, sauf Aaron, bien sûr. Rosie était née et avait grandi à New York. Elle devait forcément connaître un homme potable.

— N'est-ce pas, Rosie ? L'un de tes amis doit bien être libre.

Elle a relevé la tête.

— Peut-être Marty ? Il adore les mariages.

Je l'ai foudroyée du regard.

— Marty, celui qui s'est soûlé au mariage de ton cousin, qui a volé le micro du groupe et qui a chanté *My Heart Will Go On* jusqu'à ce que ton frère doive le traîner hors de la scène ?

— C'est bien lui, a-t-elle confirmé en grimaçant.

— Sans façon.

Je ne pouvais pas me permettre un tel spectacle au mariage de ma sœur. Elle s'arracherait le cœur et nous le servirait en dessert.

— Et Ryan ?

— Il vient de se fiancer.

J'ai soupiré.

— Je ne suis pas surprise. Ryan est un bon parti.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai essayé plusieurs fois de vous mettre ensemble, mais tu...

Je me suis raclé la gorge bruyamment, l'interrompant.

— On ne va pas discuter des raisons pour lesquelles je suis célibataire.

J'ai posé les yeux sur Aaron. Son regard était toujours rivé sur moi.

— Et pourquoi pas... Terry ?

— Il a déménagé à Chicago.

— Merde.

J'ai secoué la tête et fermé les paupières un instant.

— Alors, j'engagerai un acteur. Je le paierai pour qu'il soit mon cavalier.

— Ça risque de te coûter cher, a commenté Aaron sans détour. Et, en général, les acteurs ne courent pas après ce genre de rôle.

J'étais exaspérée.

— Je ferai appel à un professionnel.

Il a pincé les lèvres jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une ligne, comme il avait l'habitude de le faire quand il était vraiment énervé.

— Tu serais prête à emmener un gigolo au mariage de ta sœur pour ne pas y aller avec moi ?

— Je parlais d'un *escort boy*, Blackford. *Por Dios*, ai-je marmonné en regardant ses sourcils se froncer tandis qu'une grimace se dessinait sur son visage. Je ne suis pas à la recherche de ce genre de service. J'ai juste besoin d'un cavalier. C'est ce que ces gens font. Ils t'accompagnent à des événements.

— Ce n'est pas ce qu'ils font, Catalina.

Sa voix était glaciale. Il me jugeait, implacable.

— Tu n'as jamais vu de comédies romantiques ?

Son visage s'est fermé un peu plus.

— Même pas *The Wedding Date* ?

Pas de réponse, juste ce regard arctique.

— Est-ce que tu regardes des films, au moins ? Ou tu ne fais que... travailler ?

Il était possible qu'il ne possède pas de télévision.

Son expression n'a pas changé.

Mon Dieu, je n'ai pas de temps à perdre avec ça. Avec lui.

— Tu sais quoi ? Je m'en fous.

J'ai levé les mains, puis les ai jointes.

— Merci pour... ça. Peu importe ce que c'était. Superbe contribution. Mais je n'ai pas besoin de toi.

— Je pense que si.

— Et moi, je pense que tu es pénible.

— Catalina, a-t-il commencé, sa façon de prononcer mon prénom m'agaçant encore plus. Tu te fais des illusions si tu imagines pouvoir trouver quelqu'un en si peu de temps.

Une fois de plus, Aaron Blackford n'avait pas tort.

J'étais probablement un peu folle. Et il n'était même pas au courant du mensonge. *Mon* mensonge. Non pas que j'envisageais de lui en parler, mais ça ne changeait pas les faits. J'avais besoin de quelqu'un, n'importe qui sauf Aaron, pour venir avec moi au mariage d'Isabel en Espagne. Parce que (A) j'étais la sœur de la mariée et sa demoiselle d'honneur ; (B) mon ex, Daniel, était le frère du marié et son témoin. Hier, j'avais appris qu'il s'était fiancé, chose que ma famille m'avait soigneusement cachée. Si on ne comptait pas les rares et plutôt infructueux rendez-vous que j'avais eus, j'étais techniquement célibataire depuis environ six ans. Depuis que j'avais quitté l'Espagne et emménagé aux États-Unis, ce qui s'était passé peu de temps après que ma seule et unique relation m'avait explosé au visage. Tous les invités le savaient – parce qu'il n'y avait pas de secrets dans les familles comme la mienne, et encore moins dans les petites villes comme celle d'où je venais – et avaient pitié de moi. D'où mon mensonge.

Le mensonge.

Celui que j'avais en quelque sorte nourri auprès de ma mère, et par conséquent auprès de tout le clan Martín parce que l'intimité et les frontières n'existaient pas quand il s'agissait de nous. Bon sang, à l'heure qu'il était, la nouvelle avait probablement été publiée dans le journal local.

Catalina Martín, enfin casée. Sa famille est heureuse d'annoncer qu'elle viendra au mariage avec son petit ami américain. Tout le monde est invité à assister à l'événement le plus extraordinaire de la décennie.

Parce que c'était ce que j'avais fait. Juste après que la révélation des fiançailles de Daniel avait surgi de la bouche de ma mère, j'avais déclaré que je viendrais aussi avec quelqu'un. Non, pas juste quelqu'un. J'avais dit – menti, inventé – que je viendrais avec mon petit ami.

Qui, techniquement, n'existait pas. Pas encore.

OK, qui n'existerait sûrement jamais. Aaron avait raison. Dénicher un cavalier en si peu de temps était sans doute un peu optimiste. Croire que je trouverais quelqu'un pour jouer le rôle de mon petit ami imaginaire était probablement délirant. Mais admettre qu'Aaron était mon seul choix et accepter son offre ? C'était carrément de la folie.

— Je vois que ça commence enfin à atteindre ton cerveau.

Les mots d'Aaron m'ont ramenée dans l'instant présent, et j'ai découvert ses yeux azur braqués sur moi.

— Je vais te laisser t'habituer à l'idée. Fais-moi juste savoir quand tu auras pris ta décision.

Mes lèvres se sont serrées, et j'ai senti mes joues s'enflammer de nouveau. À quel point devais-je être pathétique pour qu'Aaron Blackford, qui ne m'avait jamais appréciée le moins du monde, ait pitié de moi et me propose d'être mon cavalier ? J'ai croisé les bras et tourné la tête pour échapper à son regard glacé et impitoyable.

— Oh ! Et, Catalina ?

— Oui ?

Le mot m'avait échappé faiblement. *Argh, pathétique !*

— Essaie de ne pas être en retard à notre rendez-vous de 10 heures. Ça n'a plus rien de charmant.

Mon regard s'est posé sur lui, mon souffle s'est coincé dans ma gorge.

Connard.

Je me suis promis qu'un jour je trouverais le moyen de me hisser à sa hauteur et de lui balancer un objet très lourd au visage.

Un an et huit mois. C'était le temps que je l'avais supporté. J'avais compté, attendu mon heure.

Puis, avec rien de plus qu'un hochement de tête, il a pivoté et s'est éloigné. Congédié jusqu'à nouvel ordre.

— Bon, c'était...

Rosie s'est arrêtée au milieu de sa phrase.

— Exaspérant ? Insultant ? Bizarre ? ai-je suggéré en enfouissant mon visage dans mes mains.

— Inattendu, a-t-elle déclaré. Et intéressant.

En la regardant entre mes doigts, j'ai vu les commissures de ses lèvres se relever.

— Notre amitié est morte, Rosalyn Graham.

Elle a gloussé.

— Tu n'en penses pas un mot.

Je ne le pensais pas ; elle ne se débarrasserait jamais de moi.

— Alors...

Rosie a glissé son bras sous le mien et m'a poussée dans le couloir.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Un souffle saccadé m'a échappé, emportant toute mon énergie avec lui.

— Je... je n'en ai pas la moindre idée.

Mais j'étais sûre d'une chose : je n'accepterais pas l'offre d'Aaron Blackford. Il n'était pas ma seule option, et il n'était certainement pas la meilleure non plus. Il n'était rien pour moi. Surtout pas mon cavalier au mariage de ma sœur.